

7

Sam se réveilla dans le matin chaud, presque neuf heures et demie à sa montre. Il retira les bouchons d'oreille et se leva, clignant des yeux dans la lumière, tout son corps vibrant désagréablement. Pas de chant d'oiseau matinal. Un vent chaud et nerveux sifflait dans l'armoise. La fidèle Subaru avait disparu mais la tente était toujours montée sur le terrain plat près de la route. Il transporta ses affaires à travers les broussailles jusqu'au bas-côté, se glissa dans la tente par l'entrée en toile de moustiquaire, et s'assit sur le fin matelas de mousse. À l'intérieur ça puait la sueur et le sexe.

Il jeta le sac de couchage bleu sur le gravier et s'allongea, heureux d'être à l'abri du soleil. Sa tête, cependant. Comme si quelqu'un perforait sa tempe droite. Fermer les yeux ne faisait qu'empirer les choses, aussi il fixa le dôme brillant en nylon bleu bébé. L'abandonner ici devait être la vengeance de Mac pour le jet de cailloux de la nuit précédente. Il finirait par arriver avec un café extra-long et tiède accompagné d'un paquet de pains frits bien gras. Melissa pouvait ou non taper l'incruste : Sam et Mac formaient une paire peu ordinaire, faisant office d'imprévisibles serre-livres pour leur groupe d'amis de la faculté de droit, mais ils avaient passé beaucoup de temps ensemble l'année précédente. Ils étaient tous deux célibataires – Sam depuis peu – et travaillaient tous deux à

Washington, où Mac était avocat dans un cabinet de défense des assurances. Contrairement à Sam, il ne s'était pas marié, et n'avait même jamais été tenté de l'être.

Sam se réveilla de nouveau à onze heures, la tente était un four bleu. Il rampa jusqu'à l'air libre, arracha ses mains du gravier chauffé par le soleil et se redressa sur ses jambes, se sentant à peu près comme avant sa sieste. Tout seul dans un paysage cramé et trop lumineux. Pas de Subaru, pas de Mac, ni de Melissa.

Il remballa son sac à dos et partit seul, suivant la route de terre vers le nord à travers le désert. Toujours en colère, toujours avec la gueule de bois, il marchait à un rythme dont il espérait qu'il ferait transpirer l'alcool hors de son corps. Il but son premier litre d'eau trop vite et celui-ci lui revint sous la forme d'un pâle vomit fluide et puant le bourbon dans le fossé au bord de la route. Il n'avait même pas fait un kilomètre.

Échaudé, il but le deuxième litre à petites gorgées. Il jura de ne plus jamais boire de whisky. Vu la géométrie des Four Corners, ce devait être le Colorado ou l'Utah, mais il n'était pas sûr. À environ un kilomètre et demi vers l'ouest, la montagne se dressait comme un mur. Il scruta les crêtes et les canyons, espérant voir un camping-car ou un pickup, ou le tracé d'une route dans la pente, vers la personne qui avait allumé le feu là-haut la nuit précédente. Il marcherait jusque-là puis se ferait conduire à la ville la plus proche. Ensuite, il pourrait louer une autre voiture et finirait la semaine en voyageant seul.

Il but la dernière goutte de son eau un peu après treize heures, notant l'heure parce que cela lui semblait être une indication qui pouvait devenir importante. Le soleil tapait. Il aurait peut-être dû laisser un mot pour Mac à la tente.

Une demi-heure plus tard, il s'arrêta dans une petite pente sablonneuse sur la route. De l'eau avait coulé là, mais pas longtemps. Sa mauvaise humeur passée, il sortit son vieux portable pour appeler Mac – l'entreprise lui avait fourni un soi-disant smartphone mais il refusait de l'emporter en vacances – et ombragea de son corps le petit écran afin de pouvoir voir, mais bien entendu il n'y avait pas de réseau. Il l'éteignit pour économiser la batterie.

Le vent chaud qui descendait de la montagne faisait penser au souffle d'un sèche-cheveux, et sa nuque était brûlante sous la morsure du soleil. Il s'imaginait en train de se dessécher, évacuant l'humidité à chaque respiration. Ses yeux piquaient, et il plaqua ses lunettes de soleil sur son visage pour se protéger du vent. Un

rapide inventaire : il portait un short en toile légère, une chemise en coton à manches courtes, des chaussettes neuves et de bonnes chaussures de randonnée en cuir. Outre les deux bouteilles d'un litre désormais vides, il avait dans son sac deux barres protéinées, son téléphone, son portefeuille, une trousse à pharmacie en nylon, des allumettes, de la crème solaire, un tee-shirt propre, des chaussettes et des caleçons de rechange, un imperméable léger et un pull en polaire.

La route devant lui était implacablement plate et droite vers le nord, ses deux côtés convergeant en un point de fuite classique dans le lointain brûlant de la chaleur. À sa droite, la plaine sèche s'étendait vers l'est jusqu'à l'horizon, interrompue par une seule butte orange à quelques kilomètres, énorme et trapue dans la lumière chaude et plate. Il n'y avait pas de bétail, pas de maisons, pas de poteaux téléphoniques. Sur sa gauche, le lit asséché d'un ruisseau serpentait à travers une étendue plate couverte de sauge qui s'élevait depuis le premier plan jusqu'à un mur de roches abruptes, fendu par un canyon dont les falaises de grès ombragé disparaissaient dans l'ombre. Au bas du canyon, une tache de vert ensoleillé brillait au milieu du rouge sec des roches et de la terre, et de la sauge poussiéreuse. Cela ressemblait à un petit peuplier, ce qui pouvait indiquer qu'il y avait un ruisseau qui coulait là. Il devait au moins y avoir un affleurement, ou du sable humide dans lequel il pourrait creuser. Il pourrait utiliser sa chemise pour filtrer l'eau.

Il se tint debout et essaya de penser avec clarté. Le soleil le rongeait, ici, à ciel ouvert. S'il faisait demi-tour maintenant, il lui faudrait trois heures pour retourner à la tente. Trois heures de plus à marcher sous ce soleil, sans eau ? D'un autre côté, il pouvait facilement remonter le ruisseau asséché jusqu'au canyon. Il sentait qu'il l'attirait, une sensation étrange qu'il attribuait à la chaleur. Même si le ruisseau était sec, il y aurait de l'ombre. Il pourrait se reposer jusqu'à ce que ça se rafraîchisse dans la soirée.

À la clôture, un panneau métallique indiquant PROPRIÉTÉ PRIVÉE lui faisait face. Le message était sans ambiguïté, mais la nécessité n'était-elle pas une excuse pour entrer ? Souriant à sa propre imprudence, il enjamba la barrière et commença à remonter le ruisseau.

Marcher dans le sable et les gravillons était pénible, et sa foulée se réduisit vite à un misérable traînement de pieds. Après une heure, la montagne ne semblait même pas s'être rapprochée. Il continua à marcher, même s'il savait qu'il avait commis une erreur. Finalement, il ralentit et s'arrêta. Les rives du ruisseau asséché étaient plus hautes

ici, et plus rapprochées, une sorte de tranchée, si bien que ce qu'il voyait du désert était au niveau du sol : les buissons clairsemés, les arbres épineux et rabougris et les cactus. Le ciel bleu et chaud. Pas de vautours tournant au-dessus de lui, pas encore. Il avait la même perspective que s'il avait été enterré jusqu'au cou. Il se rappelait une scène dans un film qu'il aimait bien, un type enterré ainsi, comme un genre de torture. Il ne pouvait pas se souvenir de ce qui se passait ni du titre du film, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il resta à réfléchir là-dessus plus longtemps qu'il aurait dû, vu la situation.

Qu'est-ce qu'il faisait là, au juste ? Lorsqu'il avait convaincu Mac de renoncer à une semaine de golf et de bars pour célibataires à Las Vegas pour une virée à camper n'importe où dans le désert, il avait été incapable de décrire avec précision ce qu'il cherchait, avait juste dit qu'il espérait que s'il retournait dans le Grand Ouest désertique, où il avait des souvenirs de randonnées en camping-car avec sa famille pendant son enfance, alors quelque chose de réel lui arriverait. Mac avait levé les yeux au ciel, mais Sam n'avait rien trouvé d'autre à lui dire.

Était-ce ce qu'il avait imaginé ?

Un picotement dans son cou et à l'arrière de ses bras. Pas le froid, évidemment. Peut-être le symptôme d'un coup de chaleur ? Non, quelqu'un le regardait.

Devant lui, en amont, une paire d'yeux curieux, couleur ambre. Ils clignaient, suspendus dans l'air. Puis un tressaillement d'oreille, et un visage de coyote se matérialisa autour des yeux, puis le reste d'elle, exactement de la couleur de la pierre et du sable. Il savait que l'animal était une femelle, sans savoir comment il le savait. Elle était petite, gracile mais apparemment en bonne santé, et se tenait à une dizaine de mètres. Sa queue pendait derrière elle, riche, pleine et fournie, une chose somptueuse qui frétillait et se recourbait tandis qu'il regardait. Elle semblait en être fière. Elle baissa la tête, sans perdre le contact visuel, puis se tourna en un mouvement fluide, lévita jusqu'au bord du ruisseau et s'enfuit en trotinant.

C'était peut-être l'un des coyotes qu'il avait écoutés la nuit précédente. Cette idée lui donna un regain d'énergie, le sentiment qu'il n'était pas seul, qu'il avait établi une connexion. Peut-être que Coyote était son animal totem. Le Fripon⁹. Il continua à marcher. Le

9. Personnage mythique présent dans plusieurs cultures, dit aussi « Le Farceur » : gnome ou lutin dans certaines régions d'Europe, Loki en Scandinavie, Anansi en Afrique de l'Ouest, Coyote dans la culture amérindienne... il s'agit d'un personnage à la fois bon et mauvais, sorte de médiateur entre le divin et l'homme.

temps passa. Il ne s'arrêta plus et, lorsqu'il atteignit enfin l'entrée du canyon, le petit peuplier au pied de la falaise se révéla être un bosquet de vieux arbres, et les blocs de pierre qu'il croyait être de modestes rochers s'élevaient sur plusieurs étages.

Il passa ses mains sur l'écorce profondément plissée des peupliers, écoutant le son liquide des feuilles qui frémissaient dans la brise légère. Le ruisseau, cependant, était aussi sec ici qu'il l'avait été dans la plaine, et lorsqu'il urina à la base d'un des arbres, sa pisse était d'un jaune foncé et concentré indiquant la déshydratation. Son crâne palpitait. Le sac à dos lui avait irrité les épaules. Il le posa sur le sol et essaya de creuser avec une pierre plate dans le lit du ruisseau. Après une trentaine de centimètres de sable sec, il tomba sur du gravier compact et, pour la première fois de la journée, il ressentit un petit serrement de panique dans les tripes.

Reste calme, pensa-t-il. Il y aura de l'eau dans le canyon. Il écouta, espérant entendre des bruits d'éclaboussures, de ruissellement, le bourdonnement d'insectes attirés par l'humidité. Il sentait l'eau dans la brise chaude et pierreuse. Il y avait quelque chose, une présence, peut-être celle de l'eau. Une attirance. Il mit son sac sur le dos et se laissa entraîner dans le canyon.

L'andouiller faillit le faire trébucher. Il gisait dans le sable meuble de l'ancien lit comme s'il était tombé là récemment, un objet surprenant qui ressemblait à une échelle d'ivoire courbée à laquelle n'aurait manqué qu'un montant. Il s'accroupit et tendit le bras pour le toucher, craignant que ce fût une hallucination, ce qui lui indiquerait qu'il était plus en danger qu'il ne le pensait. Mais il était solide, et il le souleva. Un bois de wapiti, plus léger qu'il n'en avait l'air. Il jeta un coup d'œil autour de lui pour voir d'où pouvait venir la chose, et là, à une douzaine de mètres de haut, sur la paroi du canyon, se trouvait son jumeau, encore attaché au crâne qui pendait de travers à une boucle de câble rouillé boulonné dans la roche. Sous le crâne se trouvait une ouverture en forme d'arche creusée dans la pierre indigène. Sur la droite, une autre corniche, un alignement de pierres, des fragments d'un vieux mur puis, tout à coup, un petit village se matérialisa, bâti sur plusieurs niveaux de corniches et courant peut-être sur cent mètres de gauche à droite – des habitations troglodytiques et des greniers habilement dissimulés dans les niches et les ombres de la falaise. L'ingéniosité de tout cela le stupéfia. On pouvait traverser ce canyon dix fois sans remarquer que des hommes avaient jadis vécu ici.

Il recula jusqu'à la paroi opposée et grimpa sur les rochers

brisés à sa base pour mieux voir. Dans la pénombre de la grotte peu profonde, sous le crâne, il pouvait distinguer les planches usées d'une porte en bois massif.

Une porte conduisant à l'intérieur d'une falaise ? L'endroit lui avait semblé désolé, mais à présent il considérait l'étroit canyon avec des yeux nouveaux, plissant les yeux en direction des ombres où quelqu'un pouvait être tapi, à le regarder.

Il parcourut la base de la falaise, cherchant un chemin pour grimper, mais la roche était impossible à escalader, si lisse qu'elle avait dû être polie. Des voix chuchotaient – le vent, à nouveau. Un étourdissement le frappa et il chuta en arrière entre les branches d'un saule vert. Tout là-haut, le ciel bleu et un croissant de grès rouge qui brillait au soleil s'estompèrent.

Lorsqu'il revint à lui, la brise était plus forte, un air frais qui venait de plus haut dans le canyon. Il se sentait mieux, toujours étourdi mais plus paniqué, sa conscience comme élargie, récupérant du brutal effort pour survivre qui l'avait épuisé tout au long de l'après-midi. L'effet était déconcertant. Était-il un avocat fiscaliste en vacances, ou était-il un chasseur-cueilleur se réveillant d'un rêve d'Amérique ? Il réfléchit à son moi rêvé, Sam Hay, avocat-conseil insatisfait chez Straton Weyland LLP, un cabinet de seconde zone, récemment divorcé. Impatient de changer, il avait mis en vente sa petite maison située sur un agréable terrain boisé dans un quartier huppé d'Alexandria à vingt pour cent au-dessus du prix du marché. Il vivait avec deux chats gâtés de la SPA que son ex-femme avait déposés chez lui en janvier.

Son derrière était frais et humide. Il était assis sur une infiltration d'eau. Il se retourna et farfouilla dans le sable grossier, qui sentait l'algue. Il ne pouvait pas faire grand-chose à mains nues ; il avait besoin de quelque chose pour creuser.

Les pointes de l'andouiller creusaient des sillons dans le sable – des bois d'original auraient mieux fait office de pelle. Il ameublait le sable avec la ramure, écopa de ses mains, puis laboura à nouveau. Au bout d'un moment, il se redressa, le dos douloureux. Le trou qu'il avait creusé était profond d'environ trente centimètres dans le sable humide, mais aucune eau boueuse ne s'accumulait au fond.

Il allait devoir retourner jusqu'à la route. L'air était plus frais maintenant, mais il n'était pas sûr de pouvoir y arriver. Lorsqu'il vérifia sa montre, l'écran était vide, les chiffres avaient disparu. Il le frappa avec ses phalanges, poussa quelques boutons, sans résultat. Il aurait aimé avoir une montre de plongée fantaisie en

acier comme celle de Mac. Elle n'avait pas besoin de pile, comme Mac le faisait souvent remarquer.

Il se tourna et se pencha en arrière, étirant le bas de son dos. Le vent souffla du sable sur son visage et il se couvrit les yeux. Lorsqu'il retira sa main, une femme se tenait à l'entrée de la grotte arquée, en train de le regarder. Il ferma les yeux, mais elle était toujours là quand il les rouvrit, le bout de ses bottes dépassant du bord.

8

Dès que l'oncle Darwin lui avait signalé le virement depuis le compte joint, Summer avait appelé la banque de San José. Elle avait ensuite contacté l'Hospital Biblica Clinica, et fini par parler à l'administrateur plusieurs heures après que son frère l'eut quitté. Il était malade. Il avait été mordu par un serpent marin. Plus surprenant, il prévoyait de s'envoler pour le Colorado. Il avait dû apprendre l'existence de l'héritage, mais il était difficile d'imaginer que Bowman s'intéresse soudain à l'argent. Peut-être, comme l'avait suggéré Darwin, impassible : le feu de signal de Summer avait fonctionné.

Ses oncles se montrèrent méfiants. Darwin, sceptique comme d'habitude, fit remarquer qu'il ne devait pas rester grand-chose sur un compte inactif depuis trente-cinq ans à l'étranger, avec ces décennies de frais et de prélèvements, mille-et-une retenues inévitablement infligées par une succession de gestionnaires anonymes aux doigts avides. Et Jeremy se souciait comme à son habitude des implications pour la sécurité de la famille. La mention de Salifano l'avait stressé.

Une pile de documents de la fondation attendait Summer au bureau, deux douzaines de demandes de financement émanant d'organisations caritatives et de propriétaires terriens du Colorado, du Nouveau-Mexique et du Wyoming, mais elle était trop préoccupée

pour travailler. Des bleus apparaissaient sur sa cuisse, sa hanche, ses côtes, là où elle avait heurté la barrière la veille, et elle se dit que rester assise à son bureau serait la pire chose à faire. Au lieu de cela, elle reprit de l'aspirine et descendit dans la vallée, où elle aida Jeremy et son chien à déplacer deux groupes de bouvillons vers l'herbe fraîche.

Dans l'après-midi, évitant toujours le bureau, elle parcourut les longues marches sombres des tunnels de Grand-Père jusqu'au village AP de East Canyon. Elle y passait toujours du temps aux solstices d'été et d'hiver, et maintenant que Bowman était sur le chemin du retour, elle s'était dit que ce serait le bon endroit pour se préparer à le revoir pour la première fois depuis... combien de temps ? Sept ans, pensa-t-elle. On lui avait tiré dessus, au Mexique, et elle avait pris un avion pour aller le récupérer à l'hôpital.

Aussi, lorsqu'elle ouvrit la porte, s'avança jusqu'au bord du renforcement et vit un homme, mince, le dos courbé, qui grattait le sol avec un bois de wapiti, elle crut un instant que c'était son frère. Et qu'il n'allait pas bien du tout.

Mais ce n'était pas Bowman.

L'homme la remarqua et resta là, bouche bée, comme s'il ne croyait pas qu'elle fût réelle. Elle cria pour couvrir les rafales qui soufflaient dans le canyon.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Il fit un pas, instable sur ses pieds, et essaya de répondre mais ne parvint pas à émettre un son qu'elle puisse entendre. Il s'éclaircit la gorge. « Bonjour », articula-t-il. Il attendit un moment, comme s'il s'attendait à ce qu'elle disparaisse. Mais comme ce ne fut pas le cas, il baissa les yeux sur le bois de wapiti dans sa main. « J'ai trouvé ça dans le sable. Je creusais pour trouver de l'eau. » Il esquissa un sourire douloureux.

« D'où venez-vous ? » Elle et ses oncles avaient laissé libre accès à certaines parties de la propriété aux Weenuche, mais l'apparition d'un étranger dans ce canyon était plus qu'inhabituelle. Elle était à peu près sûre que ça n'était jamais arrivé de son vivant.

« On a campé au bord de la route la nuit dernière. On était perdus. Ce matin mon ami est parti avec sa nouvelle copine et m'a laissé en plan. Je marchais sur la route quand j'ai vu les peupliers à l'entrée du canyon. » Il se rapprocha, jusqu'à se trouver juste au-dessous d'elle, six ou sept mètres plus bas. « Je cherchais de l'eau. »

Elle avait avec elle une bouteille, ce qu'elle n'était pas disposée à mentionner, bien qu'il fût manifestement déshydraté, ses

lèvres sèches et craquelées entravant ses expressions faciales. Ses vêtements de randonnée étaient poussiéreux, tachés de sueur, et détonnaient avec son outil de creusement primitif. Comme un genre de réfugié, un amateur de plein air écolo déprimé de Durango, fuyant l'apocalypse.

De sauvages spéculations germèrent dans les coins paranoïdes de son cerveau. Le moment choisi par ce type était pour le moins suspect. Se pouvait-il qu'il ait quelque chose à voir avec l'héritage de son grand-père ? Avait-il été envoyé par le sinistre Jake Salifano ? Ou était-il un policier sous couverture ? Peut-être un agent du fisc cherchant à infiltrer l'enceinte des Girard ?

Elle laissa se dissiper ces idées délirantes sans les affronter, et le réflexe paranoïaque propre aux Girard finit par se transformer en hypothèses plus rationnelles. Celle de l'agent du fisc la fit sourire, mais l'homme ne le vit pas. Il faisait des gestes vers le haut du canyon, péniblement, les bras lourds, les épaules affaissées.

« J'ai pensé que quelqu'un pouvait vivre par ici, dit-il. J'ai vu une lumière la nuit dernière, sur la montagne, comme un grand feu de joie. On pouvait le voir de très loin. C'est ça qui m'a conduit jusqu'ici.

– Que voulez-vous dire, ça vous a conduit jusqu'ici ? »

Elle avait parlé sèchement, et l'homme fronça les sourcils, se demandant ce qu'il avait dit.

« C'est juste que, quand j'étais perdu, et que je conduisais sur ces chemins de terre, je n'arrêtais pas de tourner en direction du feu. Sinon, j'aurais... » Sa voix faiblit, comme s'il se trouvait à court d'énergie. Il s'excusa pour l'intrusion, et fit demi-tour dans la direction d'où il était venu.

« Attendez », dit-elle.

Elle était en sécurité ici. Elle ressentait l'invulnérabilité voulue par les constructeurs de ce village, et devait envisager la possibilité que cet homme puisse être une menace physique, un criminel violent, peut-être mentalement instable. Mais il n'avait pas l'air dangereux. Son visage était maigre, mais doux, ses yeux avaient un air amusé, même dans l'état où il se trouvait. Il parlait avec un soupçon d'accent du Sud.

Une épaisse corde de chanvre, nouée à intervalles d'un mètre, était attachée à la paroi arrière de la niche et enroulée à ses pieds : elle l'utilisait pour descendre dans le canyon et en revenir.

Ce qu'il avait dit sur son feu de signal était extrêmement intrigant, et elle ne voulait pas qu'il parte avant d'avoir eu une chance de mieux comprendre qui était la personne qu'elle avait attirée

jusque-là.

Elle était curieuse, ce qui pouvait la rendre imprudente.

Elle s'accroupit sur ses talons et jeta la corde.

«Vous pensez pouvoir grimper jusqu'ici ? C'est un habitat assez récent, les AP utilisaient des échelles en bois qu'ils pouvaient tirer derrière eux. Ils ne taillaient pas de marches dans la falaise parce qu'ils avaient peur des cannibales.»

L'homme posa le bois de wapiti sur le haut de sa poitrine comme un joug, les pointes du milieu sur chaque épaule, et commença à grimper. La falaise était presque verticale, et il avait dû être boy-scout ou quelque chose comme ça parce qu'il savait comment se tenir penché en arrière et positionner ses pieds le long de la paroi. Mais il était encore faible, et lorsqu'il arriva à l'endroit où se tenait Summer, il était essoufflé, l'air affolé ; elle saisit son bras des deux mains et le tira pour l'éloigner du bord, rattrapant la ramure qui glissait de ses épaules.

Elle recula d'un pas, tenant le bois avec les dents pointées vers l'extérieur, posant son poids équitablement sur ses deux pieds, s'accroupissant un peu, l'adrénaline effaçant la douleur dans son genou et ses côtes. L'instant de vérité, pensa-t-elle. Le risque très réel qu'elle était en train de prendre la pénétra tout entier et elle observa l'homme, à la recherche du moindre signe d'agressivité. Si elle maintenait son centre de gravité assez bas, elle pourrait le pousser vers le rebord. Le bois de wapiti serait utile.

Mais l'homme tomba à quatre pattes, épuisé. Il portait un petit sac à dos. Au bout d'un moment, il releva la tête et s'assit sur ses fesses. Le regard qu'il lui lança était ouvert, reconnaissant.

«C'était limite», dit-il, essayant de former un sourire avec ses lèvres gercées.

Elle appuya le bois de wapiti contre la paroi du fond, à côté du gros anneau de levage qui fixait la corde au rocher.

«Ce crâne de wapiti est accroché ici depuis aussi longtemps que je me souviens, probablement par mon père, bien qu'il n'ait jamais dit pourquoi.» Tout en parlant, elle fouillait dans sa veste, d'où elle sortit une gourde métallique. Il la prit, la remercia et dévissa le bouchon.

«Je m'appelle Sam Hay.» Il renversa la gourde et but.

«Summer Girard», dit-elle.

Elle remonta vers elle la lourde corde et la posa en spirale sur le sol de la niche. Lorsqu'il voulut lui rendre la gourde, elle lui dit de continuer et de la finir.

Elle ouvrit la porte épaisse, silencieuse sur ses gonds, pesante comme celle d'un coffre-fort, pour révéler un palier aux parois rocheuses et une volée de marches en pierre. «Vous devriez vous lever. On va chercher de l'eau.»

Il entra, se tourna vers elle et dit :

«C'est vraiment très étrange.

– J'imagine.»

Le corps de la porte était en acier, et il l'aida à la refermer. Elle la reverrouilla et fit tomber deux barres transversales en acier dans des supports de part et d'autre de la porte, puis alluma une petite lampe de poche. L'air dans le tunnel était doux et frais.

«Avant il y avait des lumières ici, mais le câblage s'est détérioré il y a quelques années.

– J'ai une frontale.»

Il secoua son sac et trouva sa lampe, l'ajusta sur sa tête. Le faisceau de lumière était faible, mais suffisant pour le tunnel. Elle lui fit signe de monter les escaliers, et le suivit.

9

1986

Summer ouvrit le vieux réfrigérateur à gaz de la grange, en sortit un poulet entier décongelé – avec plumes, boyaux, etc. – et le porta dans le box où Alecto se tenait sur son perchoir, piaillant en direction de Summer comme un gigantesque oiseau chanteur.

Elle déposa le poulet sur une plate-forme de planches rugueuses et Alecto sauta dessus, traînant sa longue laisse et commençant à le plumer avec voracité. Les plumes tombaient en flottant vers le sol tandis que Summer ratissait la sciure recouverte des pelotes de l'aigle – comme la plupart des oiseaux, elle pissait et déféquait en même temps – puis vida le tout dans un seau. Elle changea son eau, nettoya et remplit le petit bassin à l'extérieur, où Alecto se baignait. Il faisait chaud pour un mois d'octobre, et la porte coulissante de la stalle était ouverte afin qu'Alecto puisse passer du temps dans l'herbe ou sur son perchoir à côté du bassin, limitée par la longueur de sa laisse. Si le père de Summer passait non loin d'elle, il devait être déguisé, le plus souvent avec un blouson à la capuche relevée pour dissimuler son visage. Personne ne pensait que le déguisement trompait Alecto ; elle semblait plutôt l'accepter comme une preuve de respect envers sa colère.

D'habitude, Bowman et elle faisaient ça ensemble, mais il était parti la nuit précédente pour aller randonner et camper en solo. Son père s'occupait des deux autres aigles qu'il avait capturés après qu'Alecto s'était retournée contre lui. Mais s'il entrait là-dedans, même avec sa capuche relevée, Alecto le considérerait comme une offense mortelle et l'attaquerait. Jeremy et Darwin avaient appris à donner un coup de main avec les aigles, mais ce jour-là ils travaillaient avec Leo sur la pompe à eau dans la vallée. C'est donc Summer qui s'occupait, seule, d'Alecto.

L'unique chose qui la dérangeait dans tout ça, c'était que son frère soit en montagne sans elle. Le jour du quatorzième anniversaire de Bowman, son père avait annoncé qu'il allait commencer à « différencier » leurs régimes d'éducation et d'entraînement. Il parlait comme ça à ses enfants, il l'avait toujours fait, et ils avaient dû faire des efforts pour s'adapter à son vocabulaire. Summer n'appréciait pas cette différenciation. Elle la trouvait injuste. Même s'il était son aîné de deux ans, elle était aussi bonne que Bowman dans presque tous les domaines. Il ne devrait pas y avoir de différenciation. Elle avait exprimé cette objection mais son père avait souri et dit que cela n'avait rien à voir avec son niveau, que ce n'était ni une punition pour elle ni une récompense pour son frère, simplement Bowman avait atteint un âge où un jeune homme devait se frotter à certaines choses. Summer se frotterait à d'autres choses, plus tard. Il leur avait toujours appris que les garçons et les filles étaient différents mais égaux. Et que cela, c'était la part différente.

Summer n'était pas dupe des joyeuses conneries de son père – une expression qu'elle avait apprise récemment de l'oncle Jeremy, et qu'elle se répétait plusieurs fois par jour – et n'avait pas l'intention de se laisser faire.

Les portes de la bibliothèque étaient ouvertes et, en y entrant, elle s'inclina devant les énormes hyène et léopard empaillés qui montaient la garde, figés à jamais et sans vie, mais dégageant toujours une puissance qui imposait le respect. Elle adressa également un signe de tête à la peau géante d'ours noir qui pendait au mur au-dessus du manteau de la cheminée. Puis elle vida son paquet de livres sur la table, à côté d'un des grands fauteuils en cuir qui flanquaient l'âtre : histoire naturelle, écologie, des romans de James Oliver Curwood et de Jack London. Son préféré du moment était le petit livre de poche *Why Big Fierce Animals Are Rare*¹⁰, même s'il

10. Pourquoi les grands animaux sauvages sont rares, livre de Paul Colinvaux (1978), non traduit en français.

était assez technique et qu'elle était certaine qu'au moins la moitié du texte lui était passée au-dessus de la tête.

Bowman et elle avaient été immergés dans l'histoire naturelle dès leur plus jeune âge : on leur avait enseigné les plantes et les animaux, on les avait encouragés à les rechercher, à les considérer en tant qu'êtres au même titre qu'eux-mêmes, à les nommer, à les dessiner, à en découvrir de nouveaux, à comprendre comment ils étaient liés à tout le reste. Leur père pensait que c'était important car, disait-il, l'esprit humain a évolué, du moins en partie, pour opérer des distinctions taxonomiques et appréhender les interactions écologiques. Pour un omnivore à l'habitat très étendu, souvent confronté à des stress climatiques répétés, cataloguer les composants d'un système écologique et identifier les liens entre les êtres vivants contribuait à sa forte capacité d'adaptation.

L'accent mis par son père sur l'apprentissage par les livres – accompagné d'une critique implacable des hypothèses sous-jacentes construites par les auteurs – était donc relativement nouveau, et Summer adorait ça. Les livres lui convenaient tout autant que les aventures en plein air. Bowman faisait preuve de moins de patience. Il lisait vite, trop vite, pensait-elle, pour apprécier l'expérience. Il se débarrassait de la tâche.

Bowman était parti pendant la nuit, après qu'elle était allée se coucher, et sans lui révéler où il allait ni ce que leur père lui avait dit de faire une fois sur place. C'était la première fois qu'il l'excluait, la première véritable entorse à leur promesse mutuelle de tout partager et à la solidarité qu'ils avaient établie pour survivre à l'approche dominatrice, aimante, et parfois franchement folle de leur père en matière d'éducation. Les choses allaient beaucoup mieux depuis que leurs oncles étaient revenus au ranch, mais enfin, ce n'était pas comme si, soudain, elle et son frère n'avaient plus besoin l'un de l'autre. Quand elle avait compris, ce matin-là, que Bowman l'avait abandonnée, elle s'était d'abord sentie blessée, puis, très vite, furieuse. Le temps de finir son petit déjeuner, elle s'était résolue à lui faire face, et elle n'allait pas attendre qu'il revienne.

Elle ouvrit un livre de Loren Eiseley – homme ou femme, elle n'était pas sûre, parce qu'elle ne l'avait pas commencé – et le posa sur une chaise. Elle laissa un verre d'eau à moitié vide sur la table, à côté des livres. Elle avait dû utiliser une carafe dans la cuisine, et non le robinet, car son père et ses oncles avaient arrêté la pompe à eau trois jours plus tôt et le réservoir était vide. La pompe manquait de pression depuis une semaine. Elle les avait entendus se disputer

pour savoir s'il fallait la réparer ou la remplacer. On pouvait en trouver de nouvelles, de plus efficaces : l'ancienne peinait à ache-miner l'eau depuis le fond de la vallée jusqu'au réservoir enterré dans la pente au-dessus de la maison. S'ils pouvaient se l'offrir, un modèle à énergie solaire était la meilleure option. Ils pourraient se débarrasser de la cuve de propane et du générateur bruyant installé dans un hangar en bas dans la vallée, et le chemin secret ne serait plus emprunté par le camion de la compagnie de gaz. Mais à l'évidence, ils n'avaient pas les moyens de se payer une nouvelle pompe, et encore moins une installation solaire, c'est pourquoi les trois hommes étaient en train de démonter l'ancienne.

Son sac à dos était plus léger maintenant, sans les livres, mais il contenait toujours une veste imperméable, un couteau, une lampe de poche, de quoi faire du feu, une toile de tente, etc., le kit habituel qu'ils emportaient tous lorsqu'ils allaient dans la vallée. Dans le garde-manger, elle prit une poire, une pomme, un peu de viande séchée, et remplit une gourde à la cruche en céramique. Elle sortit par la porte-fenêtre, grimpa la colline, coupant hors sentier pour rester en bas de la pente, regardant par-dessus son épaule pour s'assurer qu'un arbre ou un affleurement rocheux se trouvait constamment entre elle et la petite station de pompage, plus bas. Une fois qu'elle eut repéré le sentier menant sur la crête au-dessus de la maison, elle put trotter vers le nord, puis vers l'ouest, à bonne cadence, bien cachée tout le long du chemin jusqu'aux forêts de l'autre côté. Elle aurait pu partir à dos de poney, ou peut-être avec la jument que Bowman montait habituellement – Milly lui aurait été utile pour le retrouver – mais s'éclipser en douce aurait été plus difficile à cheval.

Le coin nord-ouest de la vallée était le préféré de Bowman, car c'était la partie la plus reculée de leur propriété, où l'on pouvait trouver les animaux les plus rares et les plus secrets, ours noirs, couguars et lynx, ainsi que ces animaux plus exotiques dont Bowman prétendait connaître l'existence.

Summer marchait à bonne allure, et une heure et demie plus tard elle repéra ses traces, qui se dirigeaient vers le nord-ouest à travers une forêt mixte de pins, au pied des Red Creeks. Elle avançait avec aisance sur le tapis d'aiguilles de pin. Au bout de vingt minutes, elle entendit comme le bruit de quelqu'un en train de vomir, puis plus rien. Troublée, et au lieu de courir à la rencontre de son frère, elle se faufila dans la montée pour avoir un meilleur point de vue, se déplaçant en silence à travers un bosquet d'énormes pins

ponderosa, glissant d'un tronc à l'autre jusqu'à un affleurement donnant sur une petite clairière au milieu de buissons en contrebas.

Dans la clairière se trouvait Bowman, complètement nu, le visage, les jambes, la poitrine et les bras peints d'un pigment de boue rouge. Elle faillit éclater de rire lorsqu'elle vit qu'il avait aussi peint son pénis incirconcis et son scrotum. Il tournait en rond dans la clairière poussiéreuse, qui ressemblait à une bauge de bisons presque sèche. Elle ne vit ni sac, ni toile de tente, ni feu, ni aucun autre signe qu'il y avait établi un campement.

Elle était sur le point de l'appeler et de se moquer de lui quand il tomba à quatre pattes et vomit à nouveau. Il ne rendit pas grand-chose, juste un peu d'eau. Il se leva et se remit à marcher.

Quelque chose disait à Summer de rester tranquille. Dans son esprit, le comportement de Bowman était passé de loufoque à inquiétant. Ou alors il savait qu'elle était là, et il la taquinait ? Non, c'était trop sophistiqué pour être une blague, et il ne pouvait pas savoir qu'elle était en chemin. Aurait-il pu s'empoisonner ? Elle connaissait les plantes médicinales mieux que lui ; il avait peut-être avalé quelque substance hallucinogène, comme de la stramoine, ou alors trouvé des champignons psilocybes coprophiles qu'il avait intentionnellement mangés.

Il disparut dans les broussailles. Elle l'entendit qui s'agitait, et lorsqu'il revint, il portait dans chaque main un lourd bâton qu'il utilisait pour se soutenir tout en continuant à faire ses cercles, penché en avant, comme s'il essayait de rapprocher sa posture de celle d'un animal à quatre pattes.

Elle regardait, fascinée, commençant à se sentir coupable d'espionner son frère. Il était si sérieux dans tout ce qu'il faisait. C'était un moment privé, dont elle ne devait pas être témoin.

Il s'arrêta et vomit un jet de liquide clair entre ses bâtons. Puis il y eut une vocalisation gutturale dont il ne pouvait être à l'origine. Elle regarda autour d'elle, cherchant... quoi ? un orignal ?... mais ensuite il recommença, et elle sentit un frisson la parcourir. Elle se baissa un peu plus, se cachant spontanément derrière l'affleurement rocheux. Elle ne savait pas pourquoi, mais il lui semblait désormais important qu'il ne sache pas qu'elle fût là.

Elle réfléchit à ce qu'elle allait faire ensuite. Les ombres commençaient à s'allonger, et elle estimait qu'il lui faudrait deux heures pour rentrer jusqu'à la maison. Cela ne la dérangeait pas de marcher dans l'obscurité, mais elle ne voulait pas alarmer son père et ses oncles. Typiquement le genre de considération que son frère

n'aurait jamais prise en compte, se dit-elle. Elle se demanda si cela la rendait faible. Peut-être qu'elle devrait être nue et avoir des hallucinations elle aussi, et le fait que ce ne soit pas le cas signifiait que leur père avait reconnu en elle une limite que Bowman n'avait pas.

Il faudrait qu'elle réfléchisse à tout ça. Elle n'était plus jalouse ; elle n'avait plus aucune envie de rejoindre son frère. Ce truc étrange qu'il faisait n'était pas quelque chose dont elle voulait faire partie. C'était un sentiment nouveau, et cela la rendait triste. Elle fit demi-tour et reprit son chemin, préoccupée par les implications de ce changement fondamental dans son univers.

Elle marchait de plus en plus lentement au fur et à mesure qu'elle s'éloignait, se sentant vaincue, avançant à l'intérieur d'une bulle faite de ses propres pensées et émotions, à un faible niveau d'interaction avec le monde qui l'entourait. C'était à la fois irrespectueux et dangereux, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Juste avant de tourner vers l'est sur la partie ombragée du sentier, elle s'arrêta au pied d'un pilier de pierre illuminé par le dernier rayon de soleil qui traversait un canyon à l'ouest. Elle s'appuya contre la pierre chaude et croqua un morceau de la poire qu'elle avait apportée.

Celle-ci provenait d'un petit verger près de Whitespring. Sa mère avait aimé ce fruit non indigène et avait essayé de faire pousser quelques arbres près de la serre, sur une terrasse en contrebas de la maison, mais les hivers, les insectes et le manque d'eau les avaient condamnés. Lorsque, finalement, ils moururent, trois ans après sa mère, son père les avait coupés et brûlés, le tout en pleurant. Elle se souvenait avec précision des arbres, mais ne possédait qu'une poignée de souvenirs flous de sa mère. La différence entre cinq et huit ans, supposait-elle. Summer chérissait ces quelques souvenirs d'Anna, non parce que leur contenu était particulièrement riche, mais plutôt comme la preuve qu'elle, Summer, avait un jour été présente dans l'esprit et le cœur de sa mère. Elle aimait se mettre à sa place, imaginer ce qu'elle avait dû penser et ressentir – l'odeur des cheveux de Summer, le poids de la petite fille dans ses bras, les choses que Summer avait dû dire. Elle ne pouvait pas connaître sa mère, mais sa mère l'avait connue. Ce n'était pas rien.

Au milieu de la poire elle s'arrêta, un soudain malaise l'envahissant. Elle regarda le fruit. Rien d'anormal. Est-ce que cela pouvait être une réaction à retardement, après avoir vu Bowman vomir ? Mais ce n'était pas vraiment de la nausée. À présent elle reconnaissait ce que c'était : la certitude intense et déroutante qu'un autre animal –

quelque chose de terrible, de dangereux – se tenait là, invisible mais proche. La réaction d'une proie à l'odeur terrifiante du prédateur. Elle se souvint du gros cougar mâle que Bowman et elle avaient vu l'hiver précédent, mais elle n'avait jamais ressenti ce genre de menace de la part d'un cougar en bonne santé.

Bowman lui avait dit qu'il y avait d'autres animaux, plus rares, qui se cachaient par ici.

Essayant de ne pas faire de mouvements brusques, elle regarda tout autour d'elle, scrutant les arbres, puis les rochers à proximité – peut-être un serpent à sonnette? – et même le ciel au-dessus d'elle. Là, au sommet du pilier, le visage peint en rouge de Bowman la regardait fixement. Elle s'écarta pour mieux voir.

Il était perché sur le sommet de la flèche rocheuse, douze mètres plus haut. Cela n'avait pas dû être une ascension facile. Elle fit un signe de la main, impressionnée.

Il ne lui fit pas de signe en retour. Ses yeux étaient froids, sa posture tout entière lui était étrangère – ce n'était pas celle de Bowman. Elle ressentit à nouveau le frisson, et plus encore, la sensation de nausée qui accompagnait la prise de conscience que quelque chose ne tournait pas rond dans son monde. Devait-elle le craindre? À peine cette pensée lui eut-elle traversé l'esprit qu'elle la mit en colère.

Elle mit ses mains en porte-voix et cria : «Je n'ai pas peur de toi!»

Bowman recula et disparut par-dessus le bord de la falaise. Un moment plus tard, il réapparut plus bas, plus près, marchant à quatre pattes.

Il la chassait.

D'aussi loin que Summer se souvenait, leur père avait encouragé la fiction, l'imagination, les jeux de rôle, mais toujours avec un avertissement essentiel : cela devait être une entrée, pas une sortie. Jamais un moyen soporifique d'échapper à la douleur, à l'ennui, à la terreur et aux désagréments de la vie quotidienne, mais une tactique pour élargir son esprit, enrichir son expérience, transcender les barrières, habiter la perspective des Autres.

Il lui fallait croire que c'était ce dont il s'agissait. Elle se disait aussi que Bowman allait peut-être un peu trop loin. Il ne lui ferait jamais de mal, et l'animal qu'il imitait ne lui en ferait probablement pas non plus. Mais qu'en était-il de l'hybride? De la projection imprévue et contre nature d'une intention humaine illimitée sur un Autre sauvage et non humain? Plus tard, elle apprendrait ce

qu'est un thérianthrope. Une sous-catégorie de thérianthrope était le lycanthrope.

Elle se mit à courir.

10

2009

Sam avait une crampe au mollet droit et, après avoir boîté sur quelques pas, il s'arrêta sur un palier étroit où les marches tournaient. La femme, Summer, marchait derrière lui, tout près, dans le sombre escalier. Elle était grande, l'air vigoureux, habillée d'un jean et d'une veste en toile délavée qui avait dû être noire. Son large visage était vaguement asiatique ou amérindien. Des cheveux noirs et raides, coupés à hauteur d'épaule. Pas de maquillage. Des boucles d'oreilles turquoises. Plus âgée que Sam l'avait pensé au début, la trentaine environ. Elle produisait un effet saisissant, quelque peu exotique, et dans la lumière de sa frontale ses yeux brun foncé étaient si perçants, si curieux, qu'il dut détourner le regard.

« Une crampe, dit-il. Ça va. »

La proximité de Summer provoquait des éruptions biochimiques dans diverses parties de son corps. Il était conscient de sa propre odeur de transpiration, mais il en sentait une autre qui émanait d'elle, comme si elle avait travaillé avec des animaux, une odeur de ranch. Pas vraiment désagréable. Cuir et sueur de cheval. Il s'immobilisa un instant, espérant qu'elle continue son chemin.

« Ce n'est plus très loin. » Elle agrippa une rampe métallique

– pas d’alliance, il avait déjà vérifié, nouveau réflexe pour lui – et le dépassa avec sa lampe de poche ; pas silencieux, raclement des semelles de ses bottes sur la pierre. Il y avait un léger décalage dans sa démarche, aussi. Peut-être qu’elle se moquait de lui. Il pensa à la scène « walk this way » dans Frankenstein Junior. Il se souvenait à nouveau des titres de films, signe certain de guérison.

« Mon grand-père avait engagé des mineurs pour creuser des tunnels dans cette montagne dans les années 30. Je ne les ai pas encore tous explorés. » Elle montra de la main une applique murale en verre foncé. « Nous avons notre propre électricité : panneaux solaires, générateurs. Nous n’avons jamais été raccordés au réseau, même si nous nous faisons livrer du propane plusieurs fois par an.

– Qui vit ici ?

– Mes deux oncles et moi. On s’occupe du bétail, on essaie de garder l’endroit en bon état. Ce qui veut dire qu’on a tous des boulots à temps partiel en dehors du ranch. »

Sam montait les marches avec difficulté. Il sentait son estomac ballonné, et il regrettait d’avoir bu toute l’eau d’un coup. S’il vomissait ici, dans le tunnel, il se mettrait dans une position de faiblesse vis-à-vis de cette femme. Il questionna Summer sur sa famille, lui demanda depuis combien de temps ils vivaient ici. Elle répondit que son grand-père avait émigré de France en 1898 avec une modeste fortune et investi dans les mines, le bois, et les chemins de fer. Il était devenu un riche capitaliste américain, puis il était reparti pendant la Première Guerre mondiale, et avait rejoint l’armée française.

« Attendez, votre grand-père était vivant au dix-neuvième siècle ? Mes grands-parents à moi sont nés pendant la Grande Dépression.

– Mon frère et moi sommes issus d’une longue lignée de géniteurs tardifs. »

Après Verdun, expliqua-t-elle, et la pandémie qui avait suivi la guerre, son grand-père avait décidé qu’il ne voulait plus rien avoir à faire avec le vingtième siècle. Il était rentré aux États-Unis et avait acheté ce ranch éloigné de tout, avait construit la maison et stocké des provisions, cherchant à être aussi autosuffisant que possible.

« Je vous ai dit tout à l’heure qu’il avait demandé à des mineurs de creuser ces tunnels dans la montagne, mais ils ont été ensevelis. Comme les nains de la Moria, ils avaient creusé trop profond et réveillé quelque chose, les esprits des AP peut-être, quelque chose qui eut pour effet de contaminer Martin – et notre famille – d’une profonde paranoïa.

– AP ?

– Anciens Pueblos. C’est l’alternative politiquement correcte pour Anasazi, qui est un terme navajo insultant.»

Ils passèrent deux paliers, chacun avec une porte aménagée dans le mur, et les marches en pierre brute firent place à des dalles lisses ; un garde-corps de poteaux en bois lisse apparut, puis quelques tentures navajo poussiéreuses. Les murs étaient des blocs de pierre étroitement ajustés ; devant eux, de hautes fenêtres laissaient entrer une lumière blanche de fin d’après-midi.

Un homme se tenait en haut de la dernière volée de marches, silhouette mince contre l’éclat des fenêtres. Sam et Summer plissèrent les yeux, leur vision étant encore ajustée à la pénombre du tunnel. Elle fit un signe de la main mais l’homme disparut avant qu’ils ne le rejoignent.

« C’est mon oncle Darwin, dit Summer. Je pense qu’il a été surpris de vous voir. C’est le frère de ma mère – à demi amérindien, tribu inconnue. »

Sam ne sut quoi répondre à cela. Il se retint de demander pourquoi ils ne connaissaient pas leur tribu, s’avisant que ce serait déplacé. Ils traversèrent un hall, dépassant des portes vitrées sur leur gauche qui donnaient sur une cour de gravier et de sable. La cuisine était haute de plafond, équipée d’appareils électroménagers des années 1960, de plans de travail en pierre sombre et d’armoires en bois non peint. Une table de bois rustique était installée au milieu de la pièce, avec des chaises et une grande planche à découper. Sam sortit ses bouteilles d’eau de son sac, et Summer les remplit à l’évier.

Il se souvint qu’il devait rappeler Mac. Summer lui proposa le téléphone fixe, mais il avait aussi besoin de vérifier ses messages et ne savait comment faire sans son portable. Elle lui dit qu’il lui arrivait de capter un signal sur une crête au-dessus de la maison, s’il était disposé à marcher un peu plus.

Avant qu’il pût répondre, l’oncle entra en trombe et, sans un mot, sortit du réfrigérateur un plateau de viande en train de mariner, puis déposa des légumes sur la table : des tomates, un oignon, une sorte de courge. Il avait la peau rougeaude et des cheveux noirs et raides, coupés courts, en brosse, à la militaire. Un front large et plissé s’élevait au-dessus de son nez arrondi ; des pommettes saillantes, un menton carré. Des yeux marron foncé. Il avait l’air robuste, probablement dans la soixantaine. Sam perçut une influence ethnique similaire, mais à part ça, il n’y avait guère d’air de famille avec Summer.

«Oncle Darwin, c'est Sam Hay. Je l'ai trouvé dans East Canyon. Il mourait de soif.

– Il m'a l'air d'aller bien.» Darwin parlait à ses légumes.

Cela fit sourire Sam. Il traversa la cuisine et tendit la main.
«Enchanté.»

L'oncle Darwin avait sorti un couteau de chef de son bloc de bois. Après un moment, il posa le couteau et serra la main de Sam d'une poigne solide. Il fronçait les sourcils, comme si Summer lui avait joué un mauvais tour.

«Summer m'a donné de l'eau, elle m'a probablement sauvé la vie. Je me sens mieux maintenant, merci.»

Darwin prit le couteau et retourna à ses légumes.

«Encore un yuppie, fit-il.

– Je ne suis pas un yuppie.

– D'habitude c'est un artiste. Ou un intellectuel.

– Et je ne suis pas son...

– Il y a eu une phase cow-boy. Elle ressemble à un mannequin pour le catalogue Sheplers¹¹, vous ne trouvez pas?»

J'aime bien ce type, pensa Sam, tout en se demandant où Summer pouvait rencontrer des artistes et des intellectuels dans ce coin.

Summer l'emmena dans le couloir, puis revint se pencher par la porte de la cuisine. «Tu pourrais être poli. On va jusqu'à la crête pour que Sam puisse utiliser son téléphone.

– Ha!» dit l'oncle.

11. Catalogue d'articles et de vêtements de type western.